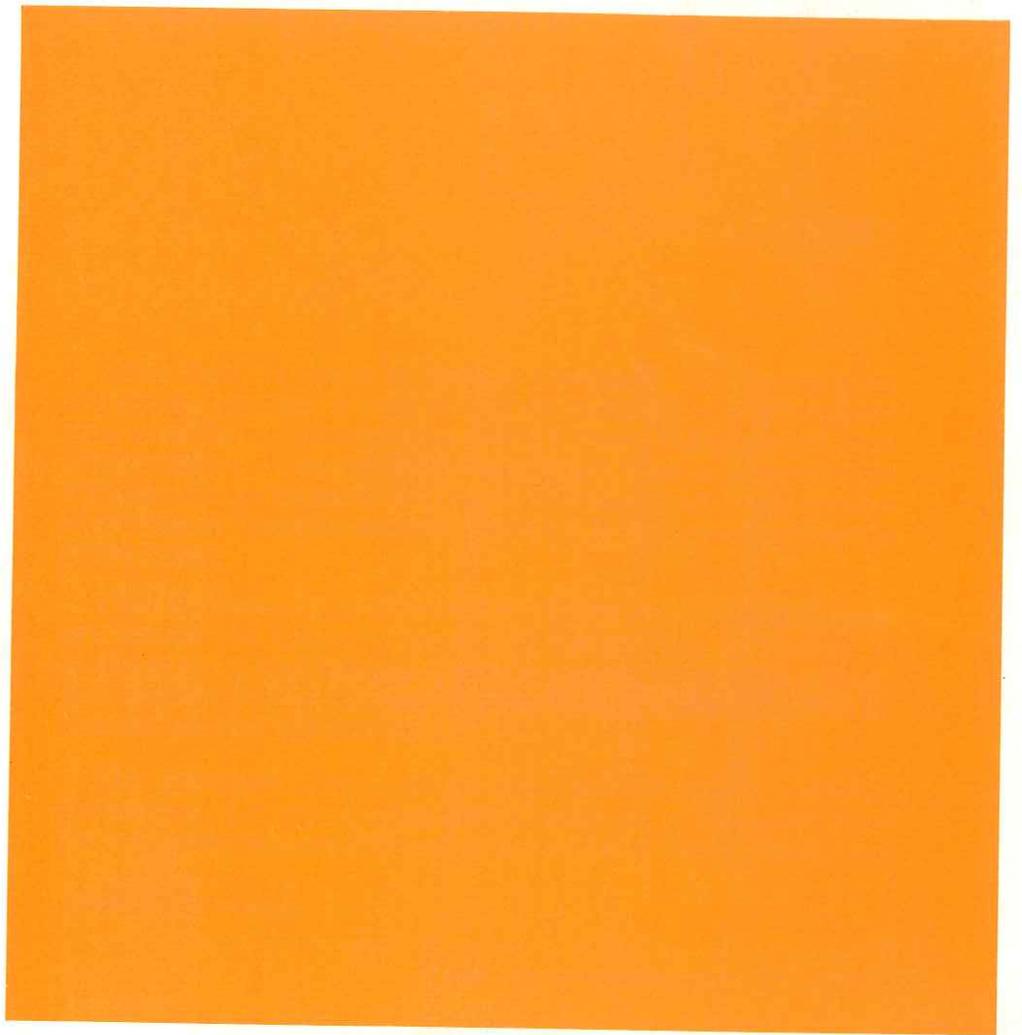


thérapie
psychomotrice



Pascaline et l'espace imaginaire

Jean-Marie GAUTHIER *

Selon Kant, le temps et l'espace constituent "les formes pures de l'intuition sensible". Il s'agit pour lui des deux catégories élémentaires de la sensibilité qui fournissent la forme, la trame, indispensables à nos représentations : ce qui subsiste lorsque, de nos sensations, nous tentons d'éliminer ce qui fut acquis par l'expérience empirique et qui constitue le contenu de l'intuition sensible, l'espace et le temps en constituant la forme même.

Cette distinction entre la forme et le contenu de nos représentations, m'a semblé fort utile pour rapprocher quelque peu les troubles si fréquents en clinique infantile et que l'on appelle soit troubles caractériels, dysharmonies graves, troubles hyperkinétiques et que je choisis de nommer troubles instrumentaux.

Mes premières années de pratique, en IMP, m'ont confronté constamment à ce type d'enfant dont la pathologie se distingue surtout par la difficulté que nous éprouvons à la caractériser. De façon purement

** Psychiatre, Psychanalyste.*



« Thérapie Psychomotrice » - N° 73 - 1987-1

phénoménologique, on pourrait tenter de distinguer, du versant fantasmatique, un aspect dont le qualificatif de déficitaire suffit à indiquer le malaise qu'il suscite chez l'observateur. Au niveau fantasmatique, la relation à ces enfants semble toujours sous-tendue par l'envie, l'avidité orale : fantasmes de toute-puissance, intolérance à la frustration, à la séparation, absence de mécanismes de réparation, etc. L'aspect déficitaire se révèle, lui, dans les difficultés de mentalisation de ces fantasmes : sitôt perçus, ils sont automatiquement déchargés en actes qui permettent de qualifier ces enfants de caractériels, d'instables, d'hyperkinétiques ; autant de diagnostics qui sont distribués en fonction des circonstances où nous rencontrons ces enfants et des choix thérapeutiques qui sont les nôtres.

Cette difficulté énorme de représentation, de symbolisation qui constitue l'aspect "déficitaire" de cette symptomatologie se manifeste de plusieurs façons :

- ces enfants paraissent incapables de jouer ; en cours de récréation, ils semblent constamment préoccupés à régler des comptes, incapables d'utiliser un objet de jeu et d'y prendre plaisir ;
- leurs dessins sont sinon inexistantes, du moins fort rudimentaires ;
- leurs capacités de verbalisation sont également fort minces ; comment s'étonner dès lors que la raison principale pour laquelle on nous consulte à leur sujet soit le plus souvent celle d'un échec scolaire cuisant ?

A suivre les traces proposées par Kant, on constate que ces difficultés de mentalisation s'associent à d'énormes lacunes dans leur perception de l'espace et du temps :

- ces enfants vivent dans une temporalité immédiate, ils n'ont pas d'histoire, ni passé, ni présent, ni avenir. Si on leur demande de jouer aux cow-boys-indiens, les rôles sont à peine désignés qu'au mépris de toute histoire, ils se jettent l'un sur l'autre à grands cris, soumettant ainsi ces tentatives d'élaboration aux aléas d'une répétition terriblement inexorable (le point de vue de l'analyste) ;
- la dialectique du corps et de l'espace semble figée : engoncés dans un corps maladroit, étriqué, leurs passages à l'acte ne constituent que l'explosion grossière d'une carapace corporelle qui rend ces enfants inaptes à toute activité fine et précise. Ce corps mal dégrossi ne fournit en outre à ces enfants aucun repère spatial précis. S'il n'y a le plus souvent ni gauche, ni droite, les autres repères spatiaux sont tout autant totalement confondus.

C
l'asp
diale
l'espa
je do
Si
et pe
pathé
d'inn
l'espa
Comm
l'espa
n'abo
corps

Prése

Lo
7 ans
inqui
prima
Elle
tenda
d'espa
utilise
pouvo
déro
Sans c
rition
Pasc
moteu
neuro
fine p
ans se

D'
Pascal
là, voi
divorc
patern
import
tribun
manip
sépara

inguer, du versant fantas-
éficitaire suffit à indiquer
Au niveau fantasmatique,
endue par l'envie, l'avidité
ance à la frustration, à la
ation, etc. L'aspect défici-
ilisation de ces fantasmes :
és en actes qui permettent
ables, d'hyperkinétiques ;
onction des circonstances
x thérapeutiques qui sont

ation, de symbolisation
ette symptomatologie se

er ; en cours de récréation,
r des comptes, incapables
ir ;

moins fort rudimentaires ;
également fort minces ;
incipale pour laquelle on
t celle d'un échec scolaire

constate que ces difficultés
ines dans leur perception

é immédiate, ils n'ont pas
leur demande de jouer aux
nés qu'au mépris de toute
ds cris, soumettant ainsi
e répétition terriblement

emble figée : engoncés dans
l'acte ne constituent que
elle qui rend ces enfants
os mal dégrossi ne fournit
précis. S'il n'y a le plus
s spatiaux sont tout autant

Ce que ce texte voudrait montrer à travers le cas Pascaline, c'est l'aspect nodal, qu'occupe dans l'apparition de ces manifestations, la dialectique bloquée entre l'utilisation du corps et la construction de l'espace. Je ferai référence en particulier à l'œuvre de Sami-Ali à laquelle je dois beaucoup dans l'approche de cette problématique.

Si comme le dit Kant, la notion d'espace "détermine le sens extérieur et permet de nous représenter les objets comme étant hors de nous", la pathologie de ces enfants semble cependant attester qu'elle n'a rien d'inné et qu'il conviendrait donc d'étudier la constitution progressive de l'espace imaginaire, c'est-à-dire de l'espace en tant que représentation. Comment expliquer, en effet, que ces enfants puissent vivre dans l'espace tridimensionnel, sans pouvoir se le représenter si nous n'abordons pas la dialectique entre le réel et l'imaginaire qui, à travers le corps, constitue l'espace et l'objet en tant que représentations ?

Présentation de Pascaline

Lorsque, pour la première fois, j'ai reçu Pascaline, elle était âgée de 7 ans et demi ; elle m'était adressée par un centre psycho-médico-social inquiet, face à un échec scolaire quasi total : durant sa première année primaire, Pascaline n'avait acquis quasi aucune connaissance scolaire. Elle présentait à l'évidence des difficultés de symbolisation, une tendance aux passages à l'acte, une absence quasi totale de notions d'espace et de temps ; elle présentait en outre d'énormes difficultés à utiliser sa motricité fine. C'est surtout son histoire familiale qui semblait pouvoir expliquer les troubles de Pascaline, car sa naissance s'était déroulée dans de bonnes conditions, après une grossesse sans problème. Sans que la mère ait pu me préciser de façon formelle la date de l'apparition de ses premiers acquis, elle n'indiquait cependant pas que Pascaline aurait toujours présenté un retard de développement neuro-moteur évident ; tout ceci semblait exclure l'existence d'une pathologie neurologique grave que l'importance de sa maladresse dans la motricité fine pouvait cependant suggérer. Pascaline possédait une sœur de deux ans son aînée et une sœur de un an sa cadette.

D'emblée, j'avais été frappé par la mauvaise relation qui unissait Pascaline à sa mère. Celle-ci se montrait fort défensive à l'égard de celle-là, voire rejetante. C'est que le couple des parents s'était séparé, puis divorcé, la garde des enfants avait été confiée aux grands-parents paternels en raison des difficultés financières de la maman. Il est important de savoir que cette femme n'a jamais admis cette décision du tribunal, qu'elle considère encore aujourd'hui comme le résultat d'une manipulation dont se serait rendue coupable son ex-belle-famille. Cette séparation a eu lieu lorsque Pascaline avait deux ans ; Pascaline se serait

alors arrêtée de parler. Les informations dont dispose la mère concernant cette période sont fort fragmentaires, mais il semble bien que Pascaline se montrait inconsolable lors de la séparation ; ce qui l'aurait rendue intolérable aux concubines successives de son père. Pascaline vit donc, à ce moment, dans un milieu bouleversé, instable et lorsqu'à la fin d'un droit de visite de sa mère, elle doit s'en séparer, elle pleure durant de longues heures sans pouvoir s'en expliquer. Bien que disposant de peu d'informations, il semble que Pascaline n'ait pas présenté de somatisations à cette époque et que ses accès de maladies de l'enfance soient restés dans la bonne moyenne.

Près de deux ans après cette première séparation, la mère de Pascaline a réussi à reprendre ses enfants, grâce, en partie à un remariage. Ce fut l'occasion d'une nouvelle séparation assez traumatique pour Pascaline qui, souvent, au cours de nos premiers entretiens, comme pour se présenter parlait exclusivement de sa grand-mère paternelle, et demandait que je m'en souviensse, comme de tous les animaux qui peuplaient la maison de celle-ci. La mère de Pascaline se voyait ainsi confrontée à de difficiles aménagements familiaux, car en même temps que ses propres enfants elle devait accueillir ceux de son deuxième mari. Pascaline représentait en quelque sorte le point noir de ses efforts d'aménagement. Si tous les enfants avaient montré beaucoup de bonne volonté pour trouver de nouveaux équilibres familiaux, Pascaline, elle, se montrait fort intolérante. On sentait bien sûr poindre là toute la fantasmagorie d'envie et d'intolérance à la frustration que Pascaline se montrait incapable de dépasser, se contentant de manifester son inadaptation rebelle par des passages à l'acte agressifs. La mère m'indiquait en outre combien il était difficile de parler avec sa fille, pour tenter de la comprendre. Ces difficultés de Pascaline ne faisant en outre que raviver chez la mère de fort mauvais souvenirs et une rancœur contre son ex-belle-famille. Si Pascaline était aussi intolérante, jalouse et "difficile", c'était en raison, disait-elle, du fait que sa grand-mère l'aurait trop "gâtée" et privilégiée par rapport aux autres enfants.

La symptomatologie que représentait Pascaline aurait dû me conduire à proposer une thérapie psychomotrice, mais j'étais intéressé par ce type de problématique et par Pascaline avec qui j'avais établi un bon premier contact ; l'absence de psychomotricien dans la région m'aidant à rationaliser une décision (qu'il m'est souvent arrivé de regretter au cours de mon traitement), d'accord avec la mère, nous avons tenté d'entreprendre une psychothérapie à raison d'une séance d'une heure par semaine. Cette fréquence nous était quasi dictée par l'importance des déplacements que ce traitement allait imposer. Il est à noter que malgré l'importance des déplacements et les rigueurs de l'hiver, Pascaline n'a jamais manqué une séance de psychothérapie.

Les six premiers mois

Très vite, Pascaline m'a considéré comme un prolongement d'elle-même : je n'avais droit à aucune existence propre, Pascaline m'indiquait non seulement ce que j'avais à faire, mais aussi ce que je devais dire. Durant les six premiers mois, les entretiens se sont déroulés sur un même scénario, extrêmement répétitif : à peine entrés dans la salle de jeu, elle m'installait sur une chaise en face d'elle, toujours la même, à chacun sa chaise ; si parfois notre univers tendait à s'élargir vers le reste de la pièce, cela restait fort bref : Pascaline voulait utiliser un autre jeu, elle se montrait fort maladroite et regagnait vite notre confinement, en pestant contre ce jeu qu'elle trouvait tout à fait inadéquat. Notre jeu répétitif reprenait alors, Pascaline s'empressait d'accumuler toute la plasticine disponible, qu'elle entassait, comme rassurée, à ses côtés. Je devais, à la lettre près, faire ce qu'elle désirait et invariablement, je préparais les objets du scénario que je connaissais à l'avance : je devais figurer une famille de serpents papa, maman, l'enfant, ce qui allait être ma famille, tandis que je lui réservais un gros serpent solitaire. La surface entière du bureau représentait ma maison, où j'étais censé sommeiller, tout en étant certain que son serpent allait comme d'habitude m'attaquer. Il lui suffisait en effet de surgir pour, sans raison apparente, tuer tout le monde et s'enfuir, laissant le terrain dévasté. Ce jeu, repris plus de dix fois par séance, demeurait épouvantablement répétitif. Quitte à être serpent, je mesurais, fatigué et sans voix, combien il était pénible de n'avoir ni bras, ni jambes, d'être condamné à se tortiller sur une surface plane, au vu et au su de tous, sans espace de repos.

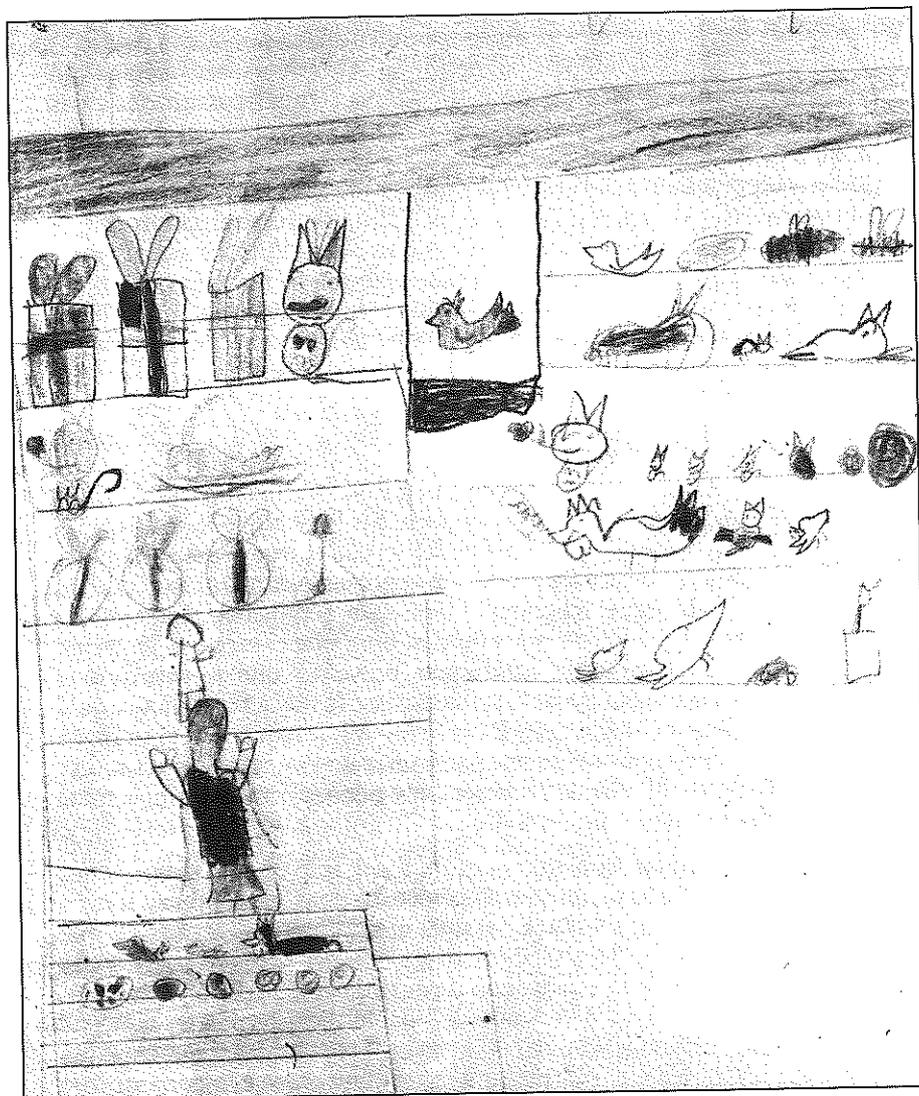
Nos rencontres, on ne saurait parler d'entretiens, étaient difficilement supportables si je tentais bien sûr de verbaliser ce qui se passait, ce que je pouvais ressentir de son avidité, je n'avais d'autre ressource que mon propre vécu et j'avais le sentiment assez précis que mes paroles ne provoquaient aucune résonance chez Pascaline : je parlais dans le vide ou, comme disent les enfants, pour du beurre. Quoi de plus malléable ? Il me restait donc à subir ce scénario aussi répétitif qu'inéluctable. Je ne pouvais d'ailleurs tenter d'introduire quelque variante sans encourir le risque d'une énorme colère.

Réduit à une totale impuissance, je me réfugiais souvent dans ma propre rêverie dont celle de devenir un boa couché au soleil, le ventre distendu par une proie plus grosse que lui, indifférent et préoccupé à se repaître, indiquant suffisamment les impasses de notre relation. Je me trouvais, à l'évidence, devant des mécanismes visant à supprimer toute différenciation entre elle et moi ; qui envahissait qui ? Il me restait dans ces moments d'impuissance à espérer qu'un jour, je puisse introduire la différenciation, en ayant mon contre-transfert, le plus souvent tendu,

comme seule boussole. Si j'avais bien sûr tenté d'introduire des espaces distincts, des champs respectifs au sein de l'espace de jeu, sans succès, peu à peu Pascaline avait accepté de participer à la réalisation de sa figurine : si élémentaire, soit-elle, je la confrontais en fait à son énorme maladresse dont elle se protégeait en détruisant ce qu'elle venait à peine de commencer, ce qui à nouveau exigeait de ma part beaucoup de patience. De temps à autre, Pascaline souhaitait dessiner, elle esquissait un ou deux traits puis déchirait, rageuse, la feuille en décrétant que c'était raté. Bien qu'elle effectuât quelques tentatives, le résultat restait toujours aussi vain. L'aspect rageur et fébrile de ses essais était difficile à supporter, mais m'indiquait son incapacité à investir la temporalité de l'existence ; tout autant qu'il révélait ses incapacités motrices et ses difficultés de représentation, de symbolisation : j'étais de plus en plus persuadé que ces trois aspects ne devaient faire qu'un.

Le cadeau de Noël

Je fus donc très étonné qu'après les vacances de Noël, occasion d'une première séparation, à son retour, elle retirât de la poche de son pantalon le dessin tout replié qui figure dans ce texte. Aussitôt qu'elle me l'eut donné, elle s'en est totalement désintéressée, tandis que je déplaçais sa première tentative de représentation et de réparation ; "sa maison" est en effet pleine de bonnes choses, mais qui représentent des œufs de Pâques et des cloches de Rome ! Après la Noël, cela me faisait penser à ses difficultés à se représenter le temps : dans les séances, elle pouvait verbaliser la semaine passée comme "tout à l'heure" ; avant ou après ? Car "à la semaine prochaine", elle répondait également "à tout à l'heure", parfois "à demain". Si on parlait de maison, c'est tout à fait grâce à une interprétation de ma part : les murs ne séparent pas le dedans du dehors puisqu'ils sont "transparents" ; l'évocation des limites l'oblige donc à évoquer l'intérieur. Si une porte est esquissée en bas de la page, elle donne accès sans transition à un intérieur plat, sans profondeur. Si l'exploration en profondeur de la maison aurait pu nous en faire découvrir les richesses, progressivement, ici par contre, les cadeaux sont donnés immédiatement, superposés, sans surprise possible, signe à nouveau de son intolérance au temps vécu. La profondeur, la troisième dimension de l'espace, est remplacée par l'axe haut-bas, l'écoulement du temps par l'immédiat. De plus, les fondements de cette "maison" se confondent avec le bas de la feuille. Le sol serait donc situé en dehors de la feuille, ce qui signe évidemment la difficulté de Pascaline de séparer la feuille comme unité autonome de représentation par rapport au support environnant.



Le dessin de Pascaline

Il existe cependant une tentative d'introduire la troisième dimension dans le face-à-face que se font les deux personnages au bas de la page. Tout ceci me fit évidemment associer à la situation spatiale de nos rencontres : face-à-face tous deux, mais confrontés à un espace plan en l'absence de troisième dimension qui aurait pu être celle de la hauteur : les serpents se confondent à merveille à cet univers sans séparation possible où tout l'espace est occupé nécessairement par un des deux protagonistes, toute rencontre signifiant donc confrontation. Pour moi, les fantasmes de Pascaline et son incapacité à les mettre en forme étaient dès lors corrélatifs l'un à l'autre : ses difficultés de séparation entraînant tout autant des difficultés de représentation, de symbolisation que la répétition d'une confrontation avide où à chaque fois les deux protagonistes se retrouvent perdants. Pascaline était pour moi très clairement située à la limite de l'espace d'inclusions réciproques que décrit Sami-Ali, en marche vers ce qu'il désigne comme celui de la structure spéculaire de l'espace imaginaire.

Théorie de l'espace imaginaire

L'œuvre de Sami-Ali est centrée à la fois sur la constitution du sujet, des objets, des fantasmes et de la pensée, sur la distinction du dehors-dedans, la construction de l'espace et du temps et donc des possibilités de représentation ; chaque élément ne représentant qu'un aspect d'un mouvement dialectique où chaque nouvelle acquisition constitue la négativité des constructions précédentes, dont elle assure par-là même la définition. C'est sur cette continuelle pulsation que se constitue la psyché, c'est ce mouvement qui unit sans cesse le réel à l'imaginaire qu'il contribue pourtant à distinguer. Pour Sami-Ali, lorsque le réel se met à exister, il est repris comme un cas particulier de l'imaginaire. C'est dire qu'il est peut-être difficile de résumer cette pensée complexe mais riche où tout élément définit ce qu'il nie.

Au départ, l'enfant serait autant ce qu'il voit que ce qu'il ressent dans son corps, par association temporelle entre les deux perceptions. Il n'y a donc à ce moment pas d'espace possible et la perception a valeur d'une hallucination d'autant plus facilement qu'elle est suscitée par un état de besoin. S'il est difficile après coup de distinguer perception et hallucination, il faut penser qu'à ce stade, le visible n'existe pas en tant que visible, c'est-à-dire comme distinct du sujet. Très vite, bien sûr, la réalité viendra contredire cette indistinction sujet-objet grâce à la non-concordance entre "perceptions" internes et externes. Le réel et le fantasmatique, mais aussi les distinctions dehors-dedans, moi - non-moi, qui sont toutes trois corrélatives, pourraient ainsi commencer à exister séparément mais le réel sera d'abord repris comme un cas particulier de

l'imaginaire : après avoir utilisé la satisfaction hallucinatoire du désir pour réduire ses tensions internes, l'enfant va se tourner ailleurs et cet ailleurs est le réel. Au moment où il commence à exister, le réel tend ainsi à être nié au moment même où le corps trouve à se représenter dans les objets extérieurs. Il s'agit là du mouvement fondamental dans la constitution d'un sujet et de la psyché que Sami-Ali définit comme la "projection sensorielle primordiale". Celle-ci, mettant "à distance" le vécu corporel, tend en effet à nier la distinction dedans-dehors en même temps qu'elle la fonde. Ce pouvoir de projection constitue une véritable force centrifuge qui pousse le corps propre en dehors de ses limites au moment où elles commencent à exister. En fait, ce pouvoir projectif primordial est porté par l'unité du vécu corporel : "le corps fonctionnant d'emblée comme sujet" introduit la cohérence au sein d'une réalité qui se découvre et se dérobe à la fois. "L'unité du corps propre qui, dès le début de la vie psychique se trouve assurée par la continuité des échanges à base d'un subtil jeu d'introjections et de projections entre la mère et l'enfant, n'est pas une donnée réflexive mais d'ores et déjà sensorielle". L'unité archaïque et kinesthésique constitue le "schéma de représentation" des objets et de l'espace au moment où ils commencent à exister ; le corps propre, cohérent et unitaire organise le champ perceptif spatial en projetant hors de ses limites ses propres repères. "Les différentes parties du corps aussi bien que leurs positions relatives deviennent des indices extérieurs". S'il en est ainsi de l'espace, Sami-Ali, dans *L'espace imaginaire*, démontre à l'aide des travaux de Piaget que les objets se constituent également au point de départ comme autant de prolongements de l'activité du corps propre. "Aussi bien les objets sont-ils d'abord des images du corps et l'espace une entité corporelle". Les expériences répétées du rapport dialectique des objets au corps permettent de découvrir l'indépendance de l'un à l'autre, puisque leur rapprochement impose une activité motrice. Cette théorie donne ainsi une place très importante dans le développement de la pensée à l'utilisation par l'enfant de ses capacités motrices et à la disponibilité d'objets mobilisables.

Sans vouloir résumer une œuvre aussi complexe, qu'il me suffise d'indiquer qu'elle s'attache à montrer l'existence des effets de cette projection sensorielle du corps propre, que ce soit à travers les destructions de la perception corporelle et de l'espace lors des expériences de dépersonnalisation, ou encore à travers la symbolique corporelle que l'on retrouve dans les rêves et leur organisation spatiale, les exemples cliniques ne manquent pas ; que l'espace réel soit repris comme un cas particulier de l'imaginaire, c'est ce que Sami-Ali démontre de façon magistrale en réinterprétant l'expérience de la bobine décrite par Freud. Il convient aussi de noter que pour lui, le stade du miroir ne constitue

nullement une révélation de l'unité corporelle, mais l'aboutissement d'une structuration progressive de l'image du corps, qui aboutit à l'organisation de l'espace en miroir, au seuil de la reconnaissance de la troisième dimension et qui permet à l'enfant "de se reconnaître dans cet autre que le miroir renvoie de lui".

La capacité de projection du corps propre est donc à l'origine de l'organisation de la perception tout autant que de la reconnaissance des objets et dès lors de leur représentation et symbolisation. Pour Sami-Ali, l'absence de cette activité projective définirait le fondement de l'organisation psychosomatique. C'est cette capacité de projection sensorielle que possède le corps propre qui permet de comprendre l'efficacité de la psychomotricité dans le traitement des troubles instrumentaux, en favorisant l'unification du vécu corporel. Les troubles instrumentaux semblent quant à eux présenter un arrêt du développement de cette activité projective, un peu comme si cette activité ne pouvait se développer pleinement, comme si elle restait pétrifiée dans un corps maladroit et immobile : ces enfants sont comme le nez collé à la vitre d'une réalité qu'elle leur interdit d'appréhender ; ils sont figés dans un espace qu'ils ne peuvent vivre en profondeur. Ils nous fournissent ainsi la possibilité d'étudier la structuration progressive de l'espace imaginaire, c'est ce que, à travers Pascaline, je voudrais illustrer. Si, comme je l'ai déjà indiqué, il n'existe pas d'espace au moment où la perception a valeur d'hallucination, il faut penser que, dès que la réalité et la maturation des capacités perceptives de l'enfant font apparaître la profondeur (qui est séparation) se constituent un espace réel et un espace imaginaire, fantasmatique, qui est aussi celui de la représentation. Ce qui pourrait expliquer que l'espace puisse être vécu sans que la troisième dimension soit psychiquement investie, donc représentable. L'espace perçu étant repris tout d'abord dans le fantasme et l'imaginaire, les structurations progressives de l'espace réel et de l'espace imaginaire vont suivre des chemins divers ; la non-coïncidence de ces deux entités ne se réduisant qu'au stade œdipien où l'espace représenté coïnciderait à l'espace perçu. Les expériences de dépersonnalisation et les sentiments d'étrangeté démontrent cependant que ces perceptions archaïques peuvent réapparaître à l'occasion de mouvements régressifs. Le corps propre trouvant à se représenter tout d'abord à l'extérieur, l'espace imaginaire aura tout d'abord la structure d'inclusions réciproques (à la manière des poupées russes) : il y a équivalence entre contenant et contenu, entre le corps propre et l'espace qu'il contient et le contient à la fois. Les objets sont sans consistance propre, sans poids, ni profondeur, leur existence se limite à celle du perçu, de la façade, sans "arrière". L'évocation des limites entraîne celle du contenu, il y a confusion dedans-dehors, car l'évocation de l'un fait apparaître l'autre⁽¹⁾.

(1) Cette dialectique du réel et de l'imaginaire correspond assez bien, selon moi, à ce que Winnicott définit en d'autres termes comme les phénomènes transitionnels.

Associant perception et contrôle moteur, grâce à la maturation du système nerveux, l'enfant peut progressivement créer l'espace en profondeur, en rejetant tout d'abord les objets loin de lui. Il est nécessaire que l'enfant utilise alors son agressivité, car les objets d'abord prolongement du corps, sont peu à peu identifiés à l'enfant lui-même ou à sa mère. La mise à distance active de la mère, nécessitant bien sûr l'introduction minimale d'un bon objet, comme l'abord de la position dépressive l'exige. Les objets externes prennent ainsi peu à peu consistance jusqu'au moment où l'enfant trouve à se représenter dans l'autre : l'espace imaginaire possède à ce moment une structure spéculaire. Comme face au miroir tout mouvement entraîne une modification de l'image, l'autre constitue à ce moment le point de référence spatial par rapport auquel il se situe. L'espace existe en profondeur mais de façon irréversible, c'est l'Autre qui le structure pour l'enfant. Sami-Ali démontre que cette irréversibilité de l'espace est à la base de la dyscalculie, il faudra que l'enfant utilise à nouveau son agressivité pour qu'il puisse alors reprendre à son compte la structuration de l'espace et comme dans le jeu de la bobine décrit par Freud, il puisse s'éloigner de l'objet maternel.

C'est bien à l'ébauche de cette constitution de l'espace spéculaire que se situe Pascaline : l'évocation du face à face dans son dessin, bien que la structure spatiale qu'elle donnait à nos rencontres laissant subsister des traces de l'organisation plus archaïque d'inclusion réciproque : difficulté de séparer l'espace de représentation de l'environnement, espace plan, l'évocation des limites provoquant la représentation du dedans.

Comment comprendre ma surprise

Le dessin de Pascaline fut, en quelque sorte, providentiel car il me permit, pour la première fois, de donner sens aux comportements de Pascaline. Tout se passait comme si, à la suite sans doute des séparations intolérables qu'elle a vécues dans l'enfance, Pascaline avait appris à organiser son mode relationnel sur le modèle de la toute-puissance. Son jeu de serpents, représentant une élaboration projective unique, lui a permis d'échapper aux risques de somatisation et d'éviter les menaces de séparation en transformant l'autre en objet d'un jeu répétitif qui avait pour but de lui donner l'illusion de la toute-puissance et d'ôter à son partenaire toute capacité de fantasmatisation, ce qui à vrai dire, revient au même. Le retour au même, à l'identique, constitue peut-être le tour de force de ce jeu de Pascaline. Si l'on sait que pour Sami-Ali, les risques maximaux de somatisation se produisent lorsqu'un refoulement de l'imaginaire et du processus projectif se met en place pour faire face à des fantasmes intolérables, Pascaline, elle, aurait réussi à maintenir un

fantasme tout en réduisant les différences à l'identique. On sait en effet que la disparition de l'activité projective tend à réduire les représentations et d'une façon générale l'activité psychique ; ce qui pousse le sujet à vivre en fonction de "trucs" appris grâce auxquels il peut régler des attitudes et des comportements, tandis qu'au niveau préconscient la pensée tend à devenir opératoire et que les efforts sont neutralisés : en cas de refoulement réussi de l'imaginaire, l'identité du sujet se dissout ainsi dans la répétition de l'identique, du non vécu et du neutre, moment favorable aux somatisations.

Expliquer ma surprise lorsque Pascaline me tendit son dessin, revient à expliquer la dynamique de nos relations et l'effet thérapeutique de ce dessin providentiel : c'est lui qui permet de fantasmer à nouveau. Tout s'est passé comme si ma constance "bienveillante" à me confronter à ses fantasmes de toute-puissance, avait permis à Pascaline de retrouver et de faire revivre certains sentiments dépressifs. Notre première séparation lui donne l'occasion de les représenter. Ma surprise fut la conséquence de cette brusque levée de refoulement de l'imaginaire : durant des mois, j'avais tenté sans aucun succès de mettre en mots et en fantasmes les aléas de notre relation, mais peu à peu la confiance qu'avait acquise Pascaline en notre relation, lui avait permis de lever la répression qu'elle faisait subir depuis fort longtemps à ses affects et représentations ; conception dynamique de ce type de manifestations qui s'oppose à une théorie plus structurale, où le préconscient est considéré comme non construit, et qui ne pourrait dès lors expliquer ma surprise.

L'évolution de Pascaline

Ce dessin que m'avait offert Pascaline m'avait fait associer à cette théorisation que je connaissais mais que je n'avais pas eu l'occasion de mettre à l'épreuve de la pratique. Depuis lors, à mes interventions portant sur le contenu des séances, j'ai associé quelques interventions qui portaient sur l'espace de nos rencontres. J'ai suggéré à Pascaline de morceler celui-ci en parcelles qui pourraient figurer nos retraites respectives, un lieu où chacun pourrait souffler. La première division qu'elle ait acceptée fut bipartite : une frontière séparait nos deux domaines ; si l'étendue de nos espaces respectifs pouvait encore fluctuer en fonction de nos rapports fantasmatiques, cet espace nous permettait d'éviter une confrontation permanente, bien que toute relation mettait en tension nos espaces et identités respectives : ce qui, à mon sens, définit parfaitement la structure spéculaire de l'espace imaginaire. Parallèlement à cela, Pascaline produisait à l'occasion, bien que de plus en plus régulièrement, quelques dessins. Son geste est alors vif, direct, sans retouche possible, mais ces essais maladroits semblent laisser de plus en plus à Pascaline

l'espoir de réaliser un "bon" dessin. Il est utile de décrire la structuration de ceux-ci pour montrer le passage progressif que Pascaline va effectuer, d'un espace imaginaire d'inclusions réciproques à une organisation spéculaire. Elle dessine à plusieurs reprises quelques maisons caractéristiques : elle figure la façade d'une maison et d'un mur de côté. Le dessin se trouve dans les deux tiers supérieurs du coin droit de la feuille, la façade est au centre de la feuille, elle comporte en outre une porte et deux fenêtres. La longueur du mur latéral, dont les traits sont issus de ceux de la façade, diminue à mesure que l'on s'éloigne du centre de la feuille vers la périphérie, ce qui semble suggérer que Pascaline a tenté là de figurer de façon maladroite une ébauche de perspective. (L'ordre de ma description reproduit d'ailleurs la façon dont Pascaline organisait son dessin). Le mur latéral, qui est flanqué de trois fenêtres, est figuré par trois traits, le toit et les séparations toit-mur, mur-sol, qui se terminent à l'emporte-pièce, sans transition, avec les limites même de la feuille ; l'arrière, ce qui ne se voit pas, est irreprésentable, Pascaline n'en suggère même pas l'existence : la notion de plan l'emporte donc sur celle de volume qui s'ébauche pourtant dans l'"effet" de perspective ; tandis que les limites de la feuille peuvent représenter un axe de reproduction symétrique ; l'espace plan, la structure symétrique sont indicatifs d'une organisation spéculaire de l'espace.

Un des détails les plus significatifs de ce dessin réside dans la représentation des fenêtres. Elles sont toutes collées dans les coins que forment entre eux les différents traits qui figurent dans les limites murales, si bien que leurs limites externes sont représentées par ces mêmes traits, seules les limites internes des fenêtres sont représentées. Il s'agit là d'une manifestation évidente de ce pouvoir de "projection sensorielle primordiale" du corps propre. Les fenêtres, signifiant le passage possible du dehors au dedans, représentent en fait les orifices et organes sensoriels (surtout les yeux sans doute) du corps propre, que Pascaline figure aux limites de son dessin en raison de la prévalence de la notion de surface par rapport à la conception de volume qui aurait pu les rendre autonomes. Malgré tout cela, l'espace (plan) se referme et l'on comprend mieux que la relation thérapeutique avec Pascaline ne soit dès lors progressivement détendue. Si l'on accepte, en effet, cette maison comme une image de son corps propre, ce dessin démontre l'acquisition d'une sécurité narcissique plus grande qui lui permet peu à peu de se montrer moins avide, autoritaire et intolérante. A notre jeu s'associait un certain plaisir, nous pouvions peu à peu échanger quelques paroles significatives, je commençais à pouvoir exister et je savais, par sa mère, que Pascaline progressait beaucoup dans ses acquisitions scolaires.

Quelque temps plus tard, les maisons de Pascaline trouvèrent encore quelque autonomie supplémentaire : leurs limites externes cessèrent de se confondre avec celles de la feuille ; la perspective progresse mais le trait qui figure l'arrière a tendance à rester anti-parallèle à ceux de la façade ; l'axe de symétrie passerait alors par le centre de la maison, et l'arrière reste ainsi une copie de l'avant, mais l'arrière et donc le volume n'en commencent pas moins à prendre forme.

L'évolution s'est poursuivie et Pascaline a pu figurer des animaux les plus divers, remplacer ses inévitables serpents par une famille bien humaine : la troisième dimension est apparue tandis qu'elle divisait notre plan de travail en recoins divers où figuraient non seulement nos maisons respectives mais aussi des places, prairies et divers lieux de rencontre qui n'étaient plus obligatoires et qui perdaient donc leur caractère de confrontation. Cette thérapie dure actuellement depuis deux ans et demi et Pascaline aborde actuellement la thématique de l'analité et de ses plaisirs : elle a découvert la gouache qu'elle plaque à l'envi à longueur de séances. Son plaisir semble surtout se situer au remplissage complet de la feuille. C'est ainsi qu'elle a produit un dessin qui représente un arbre dont semble se rapprocher un canard, voguant sur un plan d'eau figuré par des traits en forme de vagues. L'espace de la feuille en tant qu'espace de représentation est respecté, mais comme pour s'en assurer, Pascaline s'est crue obligée de représenter un cadre, fait de quatre traits aux limites externes de la feuille ; ce qui signe encore son insécurité.

En guise de conclusion

Pascaline est maintenant une grande fille de 10 ans et demi, qui s'achemine à coup sûr vers la puberté. Il y a trois ans que nous nous voyons régulièrement, une fois par semaine. Depuis qu'elle a découvert le jeu du Mikado, elle prend régulièrement plaisir à montrer combien sa motricité fine peut rivaliser avec la mienne. Nous avons donc parcouru bien du chemin depuis nos premiers entretiens : Pascaline fréquente l'école ordinaire et son adaptation en famille s'est améliorée. Pascaline, lors de vacances récentes, m'a demandé ce que je faisais pendant les vacances et pourquoi je n'irais pas voir sa maison, ce qui nous a permis de nous représenter et nos vacances en dessin, mais aussi la distance qui nous séparait de la reprise de nos rencontres.

Ce texte se veut une illustration des théories de Sami-Ali, que je pense très utiles à la compréhension de la psychopathologie des troubles instrumentaux. Elle permet en effet de les différencier du groupe des psychoses. Ces enfants ne sont pas soumis à une angoisse envahissante,

mais sont incapables d'élaborer quelque angoisse que ce soit. C'est ainsi que si les angoisses de séparation semblent dominer le tableau, on peut repérer les signes des angoisses et défenses spécifiques des phases anales et œdipiennes, sans cependant qu'aucune ne puisse fournir à l'enfant quelque ancrage structurant. Cette théorie qui met le corps propre au centre de la construction de l'espace imaginaire, permet en outre de comprendre (au sens premier du mot) les diverses étiologies que l'on peut évoquer à l'origine de ces manifestations psychopathologiques : mauvaises relations mère-enfant, retard de maturation neurologique, facteurs culturels (la majorité de ces enfants étant issus de milieux très défavorisés) :

— La mauvaise relation mère-enfant ne permettrait pas de rompre l'espace fusionnel, par les défauts d'introjection d'une bonne mère qu'elle provoque. L'enfant évite la position dépressive.

— Le retard de maturation neurologique, pour les déficits qu'il pourrait engendrer au niveau de la sensibilité interne et externe, et/ou au niveau de la motricité, pourrait mettre l'enfant face à un monde difficilement compréhensible et pour longtemps menaçant.

— Les facteurs culturels : ces enfants, issus de milieux défavorisés, pourraient être insuffisamment stimulés ; disposant de peu d'objets de sollicitation, ils ne pourraient donc les créer ainsi que Sami-Ali le montre, à leur image. Cette théorie pouvant ainsi faire toucher du doigt le mécanisme par lequel l'incapacité de penser et de rêverie des parents se transmet d'une façon qui, dans ces milieux, paraît inéductible.

Si une des étiologies peut susciter l'apparition de ces troubles instrumentaux, c'est d'après mes expériences, plus dans l'association en quantité variable de ces divers facteurs qu'il convient de rechercher leur origine.

BIBLIOGRAPHIE

- SAMI-ALI — *De la projection*, 1970, Payot.
- *L'espace imaginaire*, 1974, Collection Connaissance de l'inconscient, Gallimard.
 - *Corps réel, corps imaginaire*, 1977, Dunod.
 - *Le Banal*, 1980, Collection Connaissance de l'inconscient, Gallimard.
 - *Psychosomatique de l'enfant, Psychanalyse à l'université*, décembre 1981, 61-111.
 - *Penser le somatique*, Nouvelle Revue Psychanalyste, 25, 299-308, 1982.
 - *Le Visuel et le Tactile*, Paris, Dunod, 1984.
 - *Une théorie psychosomatique de l'hystérie, Psychanalyse à l'Université*, octobre 1985, 573-585.